

MICHEL BANNIARD
Professeur à l'Université
de Toulouse-II

Communication à la session d'Aussois (Lalies 15)

L'ABLATIF (INSTRUMENTAL) ET LE CAS REGIME (INDIRECT): SUR
LA RESTRUCTURATION DU LATIN PARLE TARDIF AU
PROTOFRANCAIS (IIIe-VIIIe siècle).

1. De la sociolinguistique rétrospective à la linguistique diachronique.
2. Continuités et discontinuités.
3. Vers une modélisation.
4. Validation du modèle?.

I - DE LA SOCIOLINGUISTIQUE RETROSPECTIVE A LA LINGUISTIQUE DIACHRONIQUE.

A - La question "A quelle date a-t-on cessé de parler latin?" a reçu des réponses aussi variées que contradictoires. La validité même de l'interrogation a pu être contestée (RICHTER 1983). Je ne reprendrai pas le dossier, épais et utile, mais trop long de cet historique, en renvoyant simplement aux panoramas les plus récents (VAN UYTFANGHE 1976; BANNIARD 1992, 17-29). Je partirai du faisceau de réponses apportées par des recherches qui, conduites depuis un quart de siècle, ont abouti à la constitution d'une discipline relativement neuve, la sociolinguistique rétrospective. Cette dernière s'est inspirée des méthodes de la dialectologie et de la sociolinguistique modernes pour procéder à une enquête en diachronie sur les conditions dans lesquelles a fonctionné la communication orale pendant les siècles de transition qui conduisent de l'Antiquité Tardive au Moyen Age (IIIe-IXe s.). Ont participé à ces travaux des chercheurs venus de pays et d'horizons divers: latinistes (NORBERG 1966; HERMAN 1990; BANNIARD 1992), romanistes (LÜDTKE 1964; WRIGHT 1982); historiens (RICHE 1973, 1979; RICHTER 1976, 1983; McKITTEK 1989, 1990, 1991). Outre les ouvrages cités, les tendances les plus récentes de la recherche en ces domaines ont été analysées dans différentes publications (UYTFANGHE 1985; WRIGHT 1991; KRAMER 1991; TEKAVCIC 1992); BANNIARD 1993a et b).

Le point essentiel de convergence entre ces travaux est que la communication verticale s'est maintenue en Occident Latin jusqu'au VIIIe siècle inclus. En d'autres termes, lorsqu'un locuteur lettré s'adressait à un interlocuteur ou à un auditoire illettré, le second comprenait le premier, à la condition que fussent respectées un certain nombre de règles communicatives: traiter d'un sujet familier; employer une langue sans complexité excessive; rechercher les redondances et accepter les innovations lexicales; ne pas trop châtier la prononciation. Ces différentes conditions correspondent exactement à l'usage du latin tardif comme langue de communication générale, sous la forme écrite du *sermo humilis*, ou *rusticus*, dont les textes ont transmis de nombreux exemples. La forme parlée de ce latin nous échappe en partie, bien qu'une reconstruction de ses grands traits soit possible. A partir du IIIe siècle commence l'ère du latin parlé tardif qui ne se clôra qu'au VIIIe siècle en Gaule. Entre les différents niveaux de ce LPT, les interactions sont continues; en outre, il n'y a pas de solution de continuité entre la forme écrite et la forme orale de la langue: la parole s'écrit en écriture latine (parfois prétendant l'être); l'écrit se lit à haute voix sans truchement particulier. Ce n'est que dans la deuxième moitié du VIIIe siècle que la communication verticale se fragilise, jusqu'à la rupture des années 800, qu'accélère la réforme intellectuelle et culturelle carolingienne.

B - De telles conclusions fondées sur la sociolinguistique rétrospective ouvrent directement sur la linguistique diachronique, ceci du point de vue tant de l'évolution du latin tardif que de la genèse des langues romanes en général et de l'ancien français en particulier. Tout d'abord, l'existence d'une communication verticale générale, étendue et durable, exclut la représentation dichotomique d'une latinité qui aurait été séparée en un latin cultivé (d'élite) d'un côté et un latin vulgaire (des masses) de l'autre. D'un autre côté, l'idée couramment admise et enseignée en philologie romane "orthodoxe", que l'AF existerait dès les IV^e-V^e siècles, sous forme d'une langue parlée coupée de la langue de culture, et exclue de l'accès à l'écriture (ce serait un français "prélittéraire") se trouve remise en cause. En général, des représentations idéologiques implicites sous-tendent les descriptions affrontées: à la structuration binaire érigeant en langage abruptement repoussé dans un ghetto social et culturel le latin vulgaire, puis le français pré-littéraire censé lui succéder, correspond une description statique et stratifiée de la société d'une période qualifiée de "Basse Antiquité". Ce n'est pas un hasard si les tenants de la nouvelle approche sociolinguistique ont eux-mêmes adhéré à une description renouvelée par les historiens de cette époque, désormais dénommée "Antiquité tardive".

C - Ce renouvellement conduit tout de même à une aporie provisoire. En effet, l'ancien modèle descriptif rendait au moins compte de la discontinuité langagière entre le latin et l'AF, ce dernier apparaissant de manière, en quelque sorte, attendue, puisqu'il était déjà en germe dans le latin vulgaire. Cette commodité épistémologique, rejetant dans un passé fort lointain les origines de l'AF, évitait de s'interroger sur les causes premières de la différenciation, supposée radicale dès le début, entre la langue de l'élite et la langue du peuple: au bénéfice de l'ancienneté... Un tel confort intellectuel n'est pas accordé par le choix sociolinguistique. Car il faut parvenir à concilier deux termes opposés:

- 1) La longue vie du latin comme langue de communication générale, et en somme l'existence d'une latinophonie jusqu'au VIII^e siècle;
- 2) La révolution langagière que représente l'émergence des LR en général et de l'AF en particulier. On pourrait ajouter à ce phénomène de mutation diachronique celui de la variation synchronique entre les différentes langues romanes.

Pour esquisser ici une conciliation, j'écarte d'emblée le concept fourre-tout de diglossie (BANNIARD 1992: 506-515, 1995b), lié à celui peu satisfaisant de LV (BANNIARD 1992: 38-

47). En revanche, je ferai appel aux concepts de forme marquée et de polymorphisme transitionnel pour chercher le principe conciliateur entre les oppositions dégagées.

II - CONTINUITES/ DISCONTINUITES

A - Le concept de polymorphisme s'est forgé et enrichi grâce à deux disciplines connexes, la dialectologie romane et la sociolinguistique. On appellera ici polymorphisme: "La possibilité pour 1 ou X locuteurs d'employer pour un signifié analogue, correspondant à une même catégorie morphosyntaxique des tournures sensiblement équivalentes, de sorte que leur probabilité d'apparition soit suffisamment élevée dans l'énoncé pour que le choix du locuteur au moment de la réalisation ne soit pas prédictible".

Cette description (proposée à titre d'outil de travail, provisoire, mais explicite) est justiciable d'une interprétation synchronique, dont les réalisations sont décrites par la géographie dialectale (WEINRICH 1953; BEC 1968). Il en ressort que toute zone de contact entre dialectes voisins est le lieu d'un "polymorphisme endémique"; ce phénomène est caractéristique du triangle Garonne/ Toulouse/ Ariège (BEC 1968). Précisons que:

- 1) Ce polymorphisme concerne non le seul vocabulaire, mais une part non négligeable des structures des deux dialectes en contact;
- 2) Il est apparent sur une bande d'interférences étroite, là où les dialectes gascon et languedocien entrent en contact;
- 3) Il suppose l'absence de facteurs internes de séparation tranchée, c'est-à-dire qu'il requiert une proximité langagière importante entre les deux dialectes;
- 4) Il implique qu'aucun obstacle externe important (géographique, historique...) ne s'oppose à des échanges langagiers;
- 5) Il requiert des locuteurs un désir réel d'échanges oraux.

Ces caractères devraient guider l'analyse diachronique, au prix d'adaptations analogiques qui ne sont pas sans hardiesse, mais qui protégeront le chercheur spécialisé en linguistique historique contre la tentation de traiter en domaine isolé, *sui generis*, le domaine latin (BANNIARD 1980). Cette procédure analogique qui s'efforce de surmonter l'antonymie opératoire synchronie/ diachronie est d'ailleurs mise en oeuvre de manière systématique en linguistique moderne dans d'autres domaines langagiers (LABOV, 1994: 9-27).

L'orientation vers une interprétation en diachronie du concept de polymorphisme s'impose d'autant plus que ce concept est à l'oeuvre de manière implicite, non systématique, chez certains philologues, tant romanistes (GCR), que latinistes (LSS, LÖFSTEDT 1933, 1942)... Il est en général répertoriable sous trois variétés principales:

- 1) Variantes populaires;
- 2) Variantes stylistiques (notamment poétiques);
- 3) Variantes "basses" (bas-latin).

Or, le plus petit dénominateur commun de ces trois descriptions n'est pas discernable: il paraît utile, sinon impératif, de resserrer ces données pour affiner l'outil interprétatif qu'elles offrent à la linguistique diachronique. Ces variantes sont en effet des formes-lisières qui, parce qu'elles sont placées en situation simultanée de conflit et de compromis langagier, sont disponibles pour élaborer une procédure qui mettra un terme à l'aporie initiale.

B - Dans la typologie qui distingue le LPT du PF, j'ai choisi de traiter le problème du passage des tournures flexionnelles aux tournures prépositionnelles, en me limitant ici au seul ablatif. Comment concilier ce phénomène langagier avec les conclusions sociolinguistiques énoncées, notamment dans leur aspect chronologique? Pour une présentation générale de l'ablatif latin, je renvoie à l'ouvrage de référence en la matière, notamment à son classement, à ses exemples et à ses exposés diachroniques (LSS par. 71-88, p. 101-151). Je considère en particulier, selon la terminologie de l'ouvrage "l'ablatif en fonction d'instrument", avec ses sous-classes diverses, dont l'ablatif de manière, de description, de moyen, etc.... Cette catégorie a fait l'objet d'études importantes soit fondues dans des travaux plus généraux sur l'évolution du latin tardif (LÖFSTEDT 1942; PEI, 1932; NORBERG, 1942, 1943), soit intégrées à un travail spécifique sur l'évolution des cas (SAS 1937; STILMANN 1973; GAENG 1977), soit consacrées précisément au cas et aux emplois en question (BECKMANN, 1963).

Ces emplois et les significations qui leur sont liées subissent des fluctuations nombreuses, décrites et classées par la LSS. Elles paraissent être organisées en fonction de quatre champs principaux:

- 1) Le genre littéraire (prose/ poésie; discours oratoire/ narration historique; récit sérieux/ récit burlesque...);
- 2) La personnalité de l'énonciateur (style individuel/ parole collective);
- 3) Les niveaux culturels (érudits, amateurs, lettrés, illettrés);
- 4) Les stades de l'évolution diachronique.

Une approche plus moderne ajouterait au moins deux champs d'interaction :

- 5) Le champ sociologique de l'interaction contextuelle à la réalisation de l'énoncé;
- 6) Le champ pragmatique de l'interaction entre émission et réception.

Mais une analyse fine de cet ensemble atteindrait une grande complexité (HAARMAN 1990), sans enrichir vraiment mon enquête. La fluctuation porte essentiellement :

- 1) Sur la présence ou l'absence d'une préposition accompagnatrice du cas;
- 2) Sur une tendance à long terme qui conduit à la multiplication des prépositions.

Cette évolution est décrite de manière traditionnelle en ces termes: "Le remplacement de l'ablatif par des tournures prépositionnelles est postclassique et accomplit des progrès nets en latin tardif avec l'effacement articulatoire des cas (*LSS*, p. 111)". Il s'agit du cas particulier de l'ablatif en fonction de terme de référence au comparatif. Il s'ensuit que, pour la période tardive, on admet volontiers que l'ablatif instrumental perd ses caractéristiques principales (mais ceci est considéré comme caractéristique de l'ablatif tout court et de l'évolution des cas en général). On admet donc que dans la langue parlée populaire l'AI est remplacé rapidement par des tournures prépositionnelles, les flexions étant en voie d'effacement, sinon effacées. Cette dernière évolution est mise au compte des modifications phonétiques de la langue parlée, qui cesse d'articuler clairement les désinences.

C - Une telle reconstitution privilégie deux logiques :

- 1) Primauté du niveau articulatoire sur les autres niveaux constitutifs du langage, et, par là-même primauté de la cause phonétique sur les évolutions langagières;
- 2) Linéarité de l'évolution du LPT au PF.

En d'autres termes, on attend à la sortie de ce tunnel langagier l'apparition d'une langue entièrement prépositionnelle, là où la chaîne énonciative affiche les mêmes fonctions. C'est ce second point qui me paraît le plus susceptible d'être invalidé. En effet, l'AFC, et à plus forte raison le PF, fonctionnent encore avec une syntaxe où la part des constructions synthétiques demeure très importante, même si le système casuel, d'un point de vue strictement morphologique, est réduit à une opposition binaire, CS/ CR. Cette situation est reflétée par l'ordre des mots qui est très souvent du type (S)OV ou OVS (< système synthétique) et non (S)VO (< système analytique). Il suffit de lire l'AFC ou de s'appuyer sur les ouvrages de référence pour s'en convaincre (FOULET 1930; MOIGNET 1973; MENARD 1988; MARCHELLO-NIZIA 1995); j'ai tenté à plusieurs reprises d'insister sur ce point (BANNIARD 1992: 524-525, 1995b). Il est contraire aux faits d'affirmer que le

système casuel non prépositionnel a été éliminé en même temps que le système casuel flexionnel du LPT: le premier a longuement survécu au second.

Avant de poursuivre cette analyse générale, je voudrais considérer une série d'exemples qui illustrent le principe de non-linéarité. En effet, l'AFC offre un nombre élevé d'occurrences où le CR(I) est employé sans préposition, dans le cas de tournures morpho-syntaxiques qui l'exigent en AFT et en FPC, et qui y font fréquemment appel en LPT (du moins un certain nombre d'attestations écrites l'impliquent).

1. *Il n'a point de mal autre part* ("Il n'a aucun mal ailleurs").
2. *Erec chevauche lance droite* ("Erec chevayche avec la lance dressée").
3. *Li cuens Guillaume les enhance grant erre* ("Le comte Guillaume les poursuit à toute allure").
4. *Domna, ver es, fe que vos dei* ("Dame, c'est la vérité, au nom de la fidélité que je vous dois").
5. *Li chevaliers...fu plus grand de moi la teste tote* ("Le chevalier me dépassait en taille de toute une tête").
6. *E vint Carlemaines tot un antif sentier* ("Charlemagne arriva par un chemin de la plus haute antiquité").
7. *Chascuns fu liés d'un lien// les mains e les pes molt forment* ("Chacun fut très solidement attaché aux mains et aux pieds").
8. *<Il> vint a Charles les galops e les salz <uns veltres>* ("Courrant et sautant, un chien de chasse vint auprès de Charles").
9. *Paiens chevalchent par ces graignurs valees// Halberz vestuz* ("Les païens chevauchent dans ces immenses vals// vêtus de leurs hauberts").
10. *Trait ses crignels pleines ses mains amsdous* ("Il s'arrache les chevaux à pleines mains").
11. *Li rois... fist trois seremanz antiers l'ame Uterpandragon son pere et la son fil et la sa mere* ("Le roi prêta trois fois serments, par l'âme de son père Uterpandragon, par celle de son fils et par celle de sa mère").

Cet exemplier appelle, dans ma perspective, les commentaires suivants:

- 1) Tous les compléments cités relèvent de ce que, par commodité, on appellera des circonstants (TESNIERES 1969), dont le correspondant strict en AFC est celui de CRI;
- 2) Un certain nombre de tournures de ce type existent encore en FPC : "Il s'avança l'arme au poing", "Elle conduisait les vitres ouvertes, "Il fonça tête baissée". Effectivement, cette tournure non-prépositionnelle est préfigurée en AFC par les exemples 1 et 2, dont le caractère principal est d'associer pour former ce

circonstant un substantif et un adjectif qualificatif, ou son équivalent. Toutefois, ces constructions ne sont pas indéfiniment extensibles en FPC, puis qu'une phrase du type " *Il s'est rendu de Toulouse à Agen l'autoroute" est agrammaticale, alors que les exemples, sémantiquement apparentés 3, 4 et 8 sont grammaticaux en AFC. Cela signifie qu'il y a eu une réduction importante du champ d'emploi de ces tournures non-prépositionnelles, de l'AFC au FPC.

3) Tous les autres exemples (4 à 11) sont spécifiques de l'AFC : non seulement ils échappent aux catégories sémantiques précédentes, mais en plus, ils sont dépourvus d'une extension qualificative semblable. Ce sont des circonstants qui requerraient absolument des prépositions en FPC.

4) On peut s'interroger sur la source latine de certaines de ces constructions: ablatif ou accusatif (NORBERG, 1944, p. 10-11)? Mais le problème de l'évolution des cas du LPT au PF est loin d'être résolu, rien ne prouvant dans les textes que le passage au fameux cas dit "synthétique" était résolu. Je ne saurais trop insister sur le fait qu'il faut absolument distinguer la forme phonétique des lexèmes et de leurs marques morphologiques, de leur statut fonctionnel dans la syntaxe d'un énoncé oral en LPT1 ou du LPT2. Je voudrais souligner que dans la phase de métamorphose, il y eut une longue durée où, aussi bien du côté du LPT, que du côté du PF, la syntaxe de l'AI a survécu à la réduction morphologique en cours. Après tout, le latin ne distinguait pas morphologiquement le datif et l'ablatif, singuliers et pluriels de la deuxième déclinaison: leurs fonctions étaient pourtant nettement distinctes.

5) Dans cette analyse, il convient de tenir compte du statut sociolinguistique des exemples donnés. Ils sont transmis dans une langue écrite qui appartient à un niveau littéraire élevé, puis qu'ils sont extraits de textes littéraires, poétiques et archaisants. On mesure mieux l'importance de ce paramètre si on compare cette grammaire à celle de l'AFT: c'est alors qu'apparaît la prose "moderne", qui élimine progressivement ce type de constructions synthétiques en multipliant les tournures prépositionnelles. L'exception à cette tendance est provoquée justement par le désir de stylisation archaisante (cas des romans arthuriens). D'une certaine manière l'exemplier pris à l'AFC appartient à un niveau de langue plus recherché que celui qu'offrent de nombreux textes mérovingiens (CALBOLI 1992; BANNIARD, 1994). Ces tournures non-prépositionnelles correspondent certainement à un travail stylistique: elles relèvent de la fabrication du style épique.

6. Cela signifie que la composition des oeuvres a été marquée par le souci d'extraire de la langue vivante des caractères singuliers. Ils devaient évoquer les temps

immémoriaux et satisfaire aux goûts d'une élite de laïcs désireux de voir s'établir à leur intention des démarcations langagières nettes par rapport au monde des locuteurs ordinaires, sans pour autant se fourvoyer dans le monde clérical latinophone. La voie logique était d'extraire ces tournures de la langue parlée pour donner au texte la forme requise, sa morphologie.

D. De cet ensemble de considérations, je conclus que si l'on trace la ligne (ou la courbe, ou la sinusoïde) évolutive des emplois du CRI non prépositionnel, dans les occurrences où il a la fonction et le sens de l'ancien AI latin, tout indique que la fréquence de ces tournures croît au fur et à mesure que l'on remonte de l'AFT, puis de l'AFC, au PF, autrement dit du XIIIe au VIIIe siècle. Cette constatation est renforcée par un parallèle avec d'autres cas (CRI non prépositionnel en fonction de datif ou de génitif). Il y a donc eu une période pendant laquelle la communauté des locuteurs a mis en oeuvre un outillage syntaxique spécifique à la période considérée. Il s'ensuit que, puisqu'en AFC et en PF, il existait des tournures non prépositionnelles dont le nombre croissait en fonction directe de la remontée vers l'amont chronologique, il est exclu que les tournures prépositionnelles aient été généralisées dès la phase du LPT. En d'autres termes, la situation langagière demeure "ouverte" du IIIe au VIIIe siècle, ce qui revient à dire que la réalité observable en PF et en AFC ne se superpose pas parfaitement à la réalité postulée en LPT.

III - VERS UNE MODELISATION : FORMES MARQUEES ET FORMES NON MARQUEES

A - L'absence de coïncidence constatée donne la base d'une modélisation qui devrait conduire à la solution de l'aporie tracée initialement. En effet, d'un côté le LT recourt fréquemment à des tours prépositionnels pour l'AI; de l'autre l'AFC recourt fréquemment à des tours de CRI en fonction de circonstant sans préposition. Or, il existe une différence de registre stylistique entre les monuments de chaque domaine: les textes de LT qui attestent de la multiplication des propositions appartiennent à la *latinitas minor* (registre langagier modeste); ceux de l'AFC qui attestent de la fréquence des tours non prépositionnels appartiennent à la *romanitas maior* (registre langagier élevé).

B - Ces données établies appellent à présent quelques recalages méthodologiques complémentaires et préalables.

1) Les raisons du changement langagier en morphologie et en syntaxe ne seront plus recherchées d'abord dans des causes

mécaniques de type articulatoire (phonétiques ou phonologiques). Une causalité inverse, privilégiant le changement morphologique, est tout aussi opératoire : "Si les divers niveaux de langue jouissent d'une certaine autonomie, il semble réaliste d'admettre une certaine subordination des structures phonologiques aux structures morphologiques (MIGNOT 1974: 154 - à propos du LPC)". Si une telle proposition est vraie, les exemples de modifications morphologiques doivent précéder ceux des transformations articulatoires.

2) Les raisons du changement morphologique elles-mêmes ne sont pas uniquement dues à des contraintes morphologiques, mais peuvent en dernière analyse remonter à un des paramètres fondamentaux du fonctionnement langagier, le désir d'expressivité (KERBRAT-ORECCHIONI 1980): "La seule et unique raison se trouve plutôt dans la tendance à rendre l'expression plus circonstanciée et en même temps plus explicite, tendance qui a introduit d'abord dans la langue parlée populaire *plus bellus* ou *magis bellus* (GCR, t. 3, par 47, p. 62)" Cette formulation se retrouve de manière plus élaborée chez les théoriciens récents (HAGEGE, HAUDRICOURT 1978: 115-122; HAGEGE 1993).

C - Aux préalables notés en B doivent être jointes des considérations sur la chronologie et les strates latines de l'AI. La LSS note (par. 87c, p. 148), à propos de l'ablatif de temps que "la langue populaire, ainsi que la poésie influencée par elle, privilégie très tôt *in*, non seulement dans le cas des ablatifs non accompagnés d'attributs (latin tardif *in nocte*, *in die*), mais aussi dans des tournures contraires à l'usage classique (*in iuuentute* - mais *prima iuuentute*), même dans le cas d'un ablatif associé à un attribut. On rencontre donc chez des poètes comme Catulle: *aliis...in annis* (21, 3); Lucrèce: *nocturno...in tempore* (4, 793); Properce: *in tremulis...annis* (4, 7, 73)".

On notera d'emblée que les observations précédentes sont confirmées dans le cas de tournures comme *in nocte*, *in die*, puisque les tours romans correspondant ne sont pas systématiquement prépositionnels (*de nuit*, mais *la nuit*; *nuit et jour*; *le matin*, *une année...*). Ceci permet de mettre en doute que le premier critère de classement soit celui de "populaire" / "normatif".

Précisément, et dans la même rubrique (LSS, par. 75d, p. 111), sont présentés des exemples où l'ablatif seul en fonction de référence à une comparaison est remplacé par des tournures associant une préposition à cet ablatif. Mais, significativement, ces occurrences apparaissent dès les poètes classiques, comme l'a souligné E. Löfstedt (1942: 256-257):

1. *Heros ab Achille secundus* ("Un héros qui venait au

- deuxième rang après Achille" - Horace).
2. *A Veneris facie non est prior ulla tuaque* ("Il n'est pas de beauté qui surpasse celle de Vénus et la tienne" - Ovide).
 3. *Nec Priamost a te dignior ulla nurus* ("Priam n'a pas de bru plus digne que toi" - Ovide).
 4. *Usus praestantior ab aliis* ("Une pratique qui l'emporte sur les autres"- Pline).

Rien n'indique dans les faits que ces constructions soient dues à l'influence de la langue populaire. Une telle reconstitution repose sur le préjugé philologique d'une séparation tranchée entre langage savant et langage spontané (le LV dans notre domaine). Le dernier avatar de cette conception est constitué par le concept de diglossie qui oppose un *HL* à un *LL* (analyses complémentaires et références dans BANNIARD 1992, 1995b). En réalité l'analyse serrée de ces énoncés montre que, puisqu'ils appartiennent à une langue ciselée, il est peu recevable de les traiter en intrus. Tout au contraire, dans le cas au moins des exemples poétiques, ils sont justiciables d'une élaboration autonome de son propre langage par le poète. Bien entendu, ce dernier puise pour créer dans les structures profondes de la latinité, ou pour être plus précis dans les ressources du diasystème latin. Dans ces conditions, ces tournures prépositionnelles sont le produit de la parole individuelle dans le cadre des structures communes à la totalité des locuteurs latinophones (lettrés ou non).

Je me bornerai à compléter cette proposition par quelques références rapides. On connaît la phrase de Salluste:

Neque per uim neque insidiis (citée par LSS, p. 111).

Le travail du styliste y apparaît par comparaison, puisque la tournure en **per+acc.** et la tournure avec l'AI seul se mettent mutuellement en valeur, ou, pour plus d'exactitude, la tournure prépositionnelle (placée en position privilégiée) est un variante forte de la tournure usuelle. Ce type de procédé se retrouve également chez Virgile (*En.*, 12):

1. *et nostro sequitur de uulnere sanguis* ("le sang coulera à cause des blessures que nous, nous infligerons") (51)
2. *maternis saeuus in armis* ("sous les armes de sa mère, apparaît sa violence") (107)
3. *at perfidus ensis // frangitur in medioque ardentem deserit ictu* ("mais c'est en plein milieu du coup que l'épée se brise et trahit son ardeur") (730)

Ces emplois prépositionnels sont provoqués par la recherche d'effets stylistiques: leur existence appartient au domaine des effets langagiers, fondés sur le principe d'expressivité. Elle relève d'un travail où est impliqués l'ensemble des locuteurs, qui forgent de nouveaux moyens d'expression en recourant aux gisements instrumentaux qu'offre la langue commune (cf. VOGT-

SPIRA 1993). Par là-même, les emplois prépositionnels de l'AI relèvent non de fautes populaires contre la norme classique, fautes qui auraient "contaminé" la langue poétique, mais sont le résultat d'une logique interne à la langue. De plus, cette tendance au redoublement morphologique (redondance) est manifeste dès le LPC, avant toute modification articulatoire des désinences.

C - MODELISATION

Cette logique bâtit une opposition binaire opposant des formes non marquées (non prépositionnelles) à des formes marquées (prépositionnelles). Retouché et précisé pour être adapté à une recherche diachronique, ce concept se décrira ainsi: une forme marquée est une forme dont la probabilité d'apparition étant moins grande dans la chaîne orale, en contexte analogue, puisqu'il existe une forme usuelle (à la probabilité d'apparition plus élevée), implique une recherche d'expressivité (emphase et/ ou redondance) de la part du/ des locuteur(s), dans le cas où la variante forte exprime une idée sensiblement semblable à ce qu'aurait exprimé la variante faible.

Des considérations et de la définition précédant, il appert que :

- 1) Sur l'axe chronologique, la fréquence des tournures prépositionnelles, faible en LPC, croît effectivement avec le temps, mais de façon non forcément linéaire;
- 2) Sur l'axe sociologique, il n'y a pas, au niveau de la parole, de partage tranché pour le recours à ces formes marquées (ou fortes) en fonction des niveaux culturels: en fait, on ne peut être certain que l'initiative du recours "expressif" aux tours prépositionnels soit le fruit de la parole populaire plutôt que de la parole instruite;
- 3) Les fluctuations entre formes fortes et formes faibles se produisent avant tout en fonction de la situation contextuelle, quel que soit le niveau langagier initial de l'énonciateur (ou des énonciateurs); il serait juste de parler dans le cas des alternances de formes dans la chaîne latinophone de fluctuations quantiques, pour écarter définitivement l'idée d'un verrouillage mécaniste à la manière traditionnelle (sur ces concepts, THUILLIER 1991).

Dans ces conditions, l'usage littéraire des tours prépositionnels constitue un "détournement" stylistique de la parole innovante. Du système binaire <+/- **préposition**>, émergent des procédés littéraires: mais à l'époque latine, ce sont les formes prépositionnelles qui sont marquées; au temps du PF et de l'AFC, ce sont les formes non prépositionnelles qui le sont devenues. La description diachronique complète met donc

en jeu non pas deux:

ablatif seul (AI = L) / "ablatif" avec préposition (CRI = PF),

mais quatre éléments:

forme non marquée sans préposition / forme marquée avec préposition (L)

forme non marquée avec préposition / forme marquée sans préposition (PF).

La conciliation entre la longue vie du LPT et l'invention du PF est acquise par le recours à cette description; en outre, cette dernière rend compte du processus langagier comme d'un phénomène dynamique, sous la forme d'un renversement de la hiérarchie des formes. Cette analyse correspond à un type de raisonnement structural, qui a déjà été mis en oeuvre avec succès dans le cas du bouleversement du système vocalique lors du passage du LPC au LPT, en recourant à des paires descriptives binaires (trait pertinent/ trait corrélé - cf. JAKOBSON 1976).

Il reste qu'entre le IIIe et le VIIIe siècle, le basculement des oppositions demeure difficile à décrire, même si sa réalité est certaine. Il paraît nécessaire d'admettre qu'il y eut une période de polymorphisme transitionnel dont la description précise relèvera d'autres travaux. Quoiqu'il en soit, le modèle schématique du changement langagier qui rend compte du passage de l'AI (non prépositionnel) au CRI (prépositionnel) se présente ainsi :

NB: + = Forme marquée; - = Forme non marquée

| | ETAT 1 | ETAT 2 | ETAT 3 |
|-----------------------|--------|------------|--------|
| <i>Ira motus</i> | - | Polymorph. | + ** |
| <i>Per iram motus</i> | + * | Polymorph. | - |

* : Entrée de la forme dans la langue parlée

** : Sortie de la forme de la langue parlée

La chronologie des états se répartira alors ainsi:

| | | |
|---------|------------|-----------------------|
| ETAT 1: | LPC/ LPT1 | (- IIe s./ + IIIe s.) |
| ETAT 2: | LPT1/ LPT2 | (+ IVe s./ + VIIe s.) |
| ETAT 3: | LPT2/ PF | (+ VIIe s./ + IXe s.) |

La période de polymorphisme correspond à la période d'essai où la langue procède au tri des tournures qu'elle s'est forgée. Les générations de locuteurs doivent satisfaire à trois exigences:

- 1) Transmettre leur message, autrement dit assurer la continuité diachronique de la communication;
- 2) Modeler ce message selon leur implication personnelle (paramètres multiples: affectif individuel/

circonstanciel/ local, "esprit de clocher"/ ethnique/ religieux...;

3) Respecter le principe d'économie, qui limite la quantité d'énergie que le locuteur est décidé à dépenser (et le groupe social décidé à assumer) pour exercer sa prérogative de sujet communicant.

Sous ces contraintes, le basculement morphologique n'a pu se produire que de manière probatoire et fragmentée: il devait apparaître des îlots langagiers (des "bulles") où s'installait une microstructure du nouveau type. Ces microstructures maillaient l'espace langagier mérovingien, côtoyant des microstructures où l'ancien système se perpétuait. Il faut se reporter aux cartes du *NALF* pour mesurer la complexité de ce procès: les cartes dialectologiques modernes qui, pourtant, enregistrent un état figé en synchronie de la langue, sont étonnamment intriquées et complexes. On admettra que la complexité et l'intrication furent encore plus fortes tandis qu'un changement de l'outillage langagier était en cours à une large échelle du IIIe au VIIIe s. Les microrestructurations apparaissaient de manière aléatoire et se généralisaient de même: la propagation du changement a dû se produire selon une progression de type fractal (pour recourir aux traductions mathématiques des phénomènes "naturels"). Cette réorganisation "chaotique" (sur ce type de modélisation, BERGE, POMEAU 1995) explique qu'il soit si difficile d'associer une région, un lieu, un texte, ou un auteur à tel changement langagier précis.

De la sorte, l'AI non prépositionnel ne devient pas marqué en voie de réduction rapide dans le LPT qu'à la fin de l'époque mérovingienne, sans pour autant disparaître totalement, sous sa forme correspondantes en PF et AFC. Divers parallèles permettront de conforter cette chronologie. J'en propose une ici, celle de l'évolution qui aboutit à la formation d'un nouveau morphème adverbial. La genèse des adverbes en *-ment* offre une évolution "exemplaire":

- | | |
|---|--------|
| 1. <i>Fortiter</i> | Etat 0 |
| 2. <i>Fortiter -</i> <i>Forti mente +</i> | Etat 1 |
| 3. <i>Fortiter/ Forti mente</i> <i>Forti mente/ Fortiter</i> | Etat 2 |
| 4. <i>Forti mente -</i> <i>Fortiter +</i> | Etat 3 |

Il est obligatoire que cet AI ait été employé sans préposition (*mente* seul) à l'époque où cette tournure a commencé à former une variante expressive de l'adverbe traditionnel. Dans le cas contraire, la forme marquée en LPT aurait été du type *ab/ de/ cum/ apud/ per forte(m) mente(m)* qui aurait donné en AFC *

*deformant/ *cofforment/ *avforment/ *parforment.* Faut-il en appeler à l'hypothèse d'une soudure syntagmatique remontant au LPC?

Deux objections se présentent. Tout d'abord, les attestations précoces de cet emploi (on en lit chez Cicéron) montrent sans ambiguïté que leur valeur est en ce temps pleinement stylistique: l'élaboration de ce nouvel outil n'est est qu'au début de son histoire. Ensuite, cette modélisation implique de la part du linguiste le retour à une interprétation dichotomique de la latinité. Supposer l'existence d'un morphème adverbial généralisé en **adj+mente** dès cette époque, impose le retour à une représentation sociale de la langue latine fondée sur le concept d'un partage langagier radical; cette reconstitution entre alors en conflit avec les leçons de la sociolinguistique rétrospective que j'ai indiquées en commençant.

IV - VALIDATIONS ET EXTENSIONS

A - Cette modélisation rejoint les conclusions que soutinrent en leur temps, selon des terminologies, et selon des méthodes différentes, entre autres, M. A. Pei, E. Löfstedt, B. Löfstedt, G. A. Beckmann (1963 176), P. Flobert, D. Norberg (1943 41) et récemment D. M. Stillmann. Au terme d'une analyse serrée de neuf textes de LT, dont la *Peregrinatio* d'Egérie, il conclut que "la thèse que le latin écrit est purement artificiel est difficile à maintenir, au moins dans le domaine des cas et des prépositions". L'auteur soutient, contrairement à diverses théories "reçues", que l'"ablatif fait preuve d'une vigueur spéciale dans l'acquisition de nouveaux usages, le plus important d'entre eux étant l'expression régulière de la durée". Ceci le mène à la conclusion que "ce cas doit être la source qui conduit à des énoncés romans comme 'Il y est resté trois jours'". Il précise que "la dégradation phonétique des désinences peut difficilement passer pour la cause des substituts prépositionnels... (STILLMANN 1973)". On vient de soutenir que la construction absolue du participe remonte plutôt à l'ablatif qu'au participe présent (MARALDI 1994)

B - L'intérêt de la modélisation proposée est triple.

1. Elle met un terme à la fracture supposée de manière artificielle et peu crédible entre latin littéraire et latin parlé. Autrement dit, elle récuse l'hypothèse de travail, si souvent reçue - peut-être par simple inertie euristique - comme un "donné" objectif du LV (cf. VARVARO 1991).

2. Elle remplace cette dichotomie statique et remontant en dernière analyse à un extension à la linguistique diachronique

de conceptions pseudo-darwiniennes héritées du XIXe siècle, par une modélisation plus dynamique et plus complexe du langage sous tous ses aspects. En particulier, elle postule l'idée que le changement langagier latin résulte moins d'une incapacité de la masse des locuteurs à respecter les normes de la minorité, que d'un travail collectif de la société (ce qui n'exclut naturellement pas les conflits) pour satisfaire à ses besoins de communication, d'énonciation, de démarcation sociale (LABOV 1976, 1994; GADET 1989). Elle considère donc l'évolution comme l'effet non de la résignation face à une dégradation généralisée inéluctable, mais de la réorganisation d'un diasystème à travers les actes de la parole et/ ou de l'écriture (HAGEGE 1993).

3. Corrélativement, les historiens de la culture et les linguistes disposent d'une clef d'accès plus efficace aux rapports entre langue écrite et langue parlée à l'époque mérovingienne, avant l'apparition des premiers textes en AFC (cf. SELIG, FRANK, HARTMANN 1993) En particulier, on devra renoncer à la procédure interprétative (pourtant répandue) qui déduit de l'apparition d'une tournure prépositionnelle attestée par écrit (*de/ per/ ad/ manu(m)*) l'élimination de la langue parlée de l'ancien morphème synthétique (*manu*). Même lorsque les morphèmes ne sont plus clairement marqués par leur désinence, l'usage syntaxique de l'AI perdure sous la forme de tournures non-prépositionnelles. Cela signifie que les textes latins tardifs (*Vitae*, Sermons mérovingiens) sont justiciables d'une grille de lecture complexe où l'on doit faire prudemment la part du polymorphisme endémique.

C - Ce modèle devrait être applicable aux autres catégories morphologiques. On pourra écrire ainsi l'histoire des cas obliques latins, dont la longue vie est assurée puisqu'une partie importante de leurs fonctions reste directement attestée en PF et en AFC. La genèse de l'article défini peut y gagner en clarté (BANNIARD 1995a). C'est peut être dans la morphogénèse des formes verbales neuves qu'il serait le plus éclairant d'opérer avec le schéma proposé. Le futur analytique prendrait place, dans cette perspective, comme une forme initiale marquée dans la parole, et expressive dans l'écriture stylisée: Tertullien offre 80 exemples de la tournure nouvelle (LÖFSTEDT 1942: 65). Des travaux récents ont justement montré qu'en phase initiale, la forme neuve représente une variante forte de la forme héritée (FLEISHMANN 1982, KOOREMAN 1995). Il reste à chronologiser la métamorphose: le modèle proposé ici devrait le permettre. Cette application sera sans doute plus complexe qu'il n'y paraît, dans la mesure où il se développa en même temps une tentative pour relayer le futur I par le futur II, comme l'incite à le penser le processus du *time shifting* en LPT.

D - Les configurations proposées délient l'aporie initiale: on continue à communiquer de génération en

génération; chaque génération contribue au changement langagier. De ce fait, les études latines et les études romanes peuvent trouver un langage commun, en considérant la linguistique de ce domaine comme une dialectologie interférencielle diachronique. Deux constatations historiques convergent:

1) Les professionnels de la communication latinophone gardent du Ve au VIIIe siècle un minimum de culture écrite (HEINZELMANN 1990).

2) Le latin biblique influence directement le vocabulaire de l'AFC (VAN UYTFANGHE 1994).

La modélisation proposée du changement langagier intègre ces deux données, puisque les auditeurs illettrés disposaient de capacités à recevoir le message qui leur était lu à haute voix d'autant plus grandes que, pendant longtemps, le polymorphisme endémique de leur propre parole leur a laissé un accès direct à une partie encore significative des compétences actives.

ABREVIATIONS

HL : *High Level* (niveau éduqué)

LL : *Low Level* (niveau spontané)

LPC : Latin parlé classique

LPT : Latin parlé tardif

LPT1 : LPT de phase 1, IIIe-Ve siècle (LPT "impérial")

LPT2 : LPT de phase 2, VIe-VIIe s. (ici, LPT "mérovingien")

NALF : Nouvel Atlas Linguistique de la France par régions (CNRS, Paris).

PF : Protofrançais (VIIIe s.)

AF : Ancien Français

AFC : Ancien Français Classique (IXe-XIIe s.)

FPC : Français Parlé Contemporain

GCR : Grammaire Comparée des Langues Romanes (MEYER-LÜBKE)

SVO : Sujet-Verbe-Objet

LSS : *Lateinische Syntax und Stilistik* (HOFMANN-SZANTYR)

BIBLIOGRAPHIE (LIMITEE)

BANNIARD, Michel 1992. *Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin*, Paris.

--- 1993a. "Latin tardif et français pré-littéraire, Observations de méthode et de chronologie". *BSL* 88, 139-162.

--- 1993b. "La voix et l'écriture : émergences médiévales". *Médiévales* 25, 5-16.

--- 1994. "Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle". In: Jarnut, Nonn, Richter (eds.). *Karl*

Martell in seiner Zeit. Sigmaringen, 171-191.

--- 1995a. "Ille et son système: chronologie du développement (III^e-VIII^e siècle)". In Callebat, Calboli, Herman (eds). *Actes du IV^e colloque sur le Latin vulgaire et tardif*. Caen, sous presse.

--- 1995b. "Oralité et formes marquées". In: Moussy, Dangel (eds.). *Les structures de l'oralité en latin*. Paris (PUPS), sous presse.

BEC, Pierre 1968. *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans*. Paris.

BERGE, Pierre & Yves POMEAU 1995. *Le chaos*. In *Pour la science* Janvier (Dossier)

CALBOLI, G. 1992. "Bemerkungen zu einigen Besonderheiten des merowingisch-karolingischen Latein". In: Iliescu, Maxgut (eds.). *Latin vulgaire-latin tardif III*. Tübingen, 41-61.

FLEISHMANN, S. 1982. *The Future in Thought and Language. Diachronic Evidence from Romance*. Cambridge/ Londres.

FLOBERT, Pierre 1975. *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris.

GADET, Françoise 1989. *Le français ordinaire*. Paris.

HAARMAN, H. 1990. "Sprache und Prestige. Sprachtheoretische Parameter zur Formalisierung einer Zentralen Beziehung". *ZRPh* 106, 1990, 1-21.

HAGEGE, Claude & HAUDRICOURT, André 1978. *La phonologie panchronique*, Paris.

HAGEGE, Claude 1993. *The Language Builder. An Essay on human Signature in Linguistic Morphogenesis*. Amsterdam/ Philadelphie.

HEINZELMANN, Martin 1990. "*Studia sanctorum*. Education, milieux d'instruction et valeurs éducatives dans l'hagiographie en Gaule jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne". In: Sot, Michel (éd.). *Haut Moyen-Age, Culture, Education, Société* (Mél. P. Riché). Paris, 105-138.

HERMAN, Joseph 1975. *Le latin vulgaire* (3^e éd). Paris.

--- 1990. *Du latin aux langues romanes. Etudes de linguistique historique réunies par S. Kiss*. Tübingen.

HOFFMANN JB & SZANTYR A. 1965, *Lateinische Syntax und Stilistik*. Munich.

JAKOBSON, Roman 1976. "Principes de phonologie historique". In TROUBETZKOY, N. *Principes de phonologie* (rééd.), Paris.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine 1980, *L'énonciation, De la subjectivité dans le langage*. Paris.

KOOREMAN, Marion 1995. "The Expression of posteriority in Late Latin: are the modal expressions really exchangeable with the simple Future". In: Callebat, Calboli, Herman (eds.), *Actes du IVe colloque sur le latin vulgaire et tardif*. Caen, sous presse.

KRAMER, Johannes 1991. "Compte-rendu de: J. Herman. *Du latin aux langues romanes...*". In *ZRPh* 107, 604-611.

LABOV, William 1976. *Sociolinguistique*. Paris.

--- 1994. *Principles of Linguistic Change*. T. 1 *Internal Factors*. New-York.

LÖFSTEDT, Einar 1942. *Syntactica* t. 1 (2). 1933 t. 2, Lund.

--- 1959. *Late Latin*, Lund.

LÜDTKE, Helmut 1964. "Die Entstehung romanischer Schriftsprachen". In *VoxR* 23, 3-21.

McKITTERICK, Rosamond 1989. *The Carolingian and the Written Word*. Cambridge.

--- 1990 (ed.). *The Uses of Literacy in Early Medieval Europe*. Cambridge.

--- 1991. "Latin and Romance : an Historian's Perspective". In: Wright (éd.). 1991, 129-145.

MARALDI, Mirka 1994. "Some Remarks ont the historical Development of the Ablative of the Gerund in Latin". In: Calboli G. (éd.) *Papers on Grammar* 4, Bologne, 141-164.

MEYER-LÜBKE, Wilhelm 1890-1902. *Grammaire des langues romanes*, 4 vol., Paris.

MIGNOT, Xavier 1974. "Sur les alternances dans les thèmes consonantiques de la 3e déclinaison latine". In *BSL* 69, 121-154.

NALF, *Nouvel Atlas Linguistique de la France par régions*, Paris (CNRS).

NORBERG, Dag 1943. *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des frühen Mittelalters*. Uppsala.

--- 1944. *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*. Uppsala.

--- 1966. "A quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule?". In *Annales ESC*. 21, 346-356.

PEI, Mario A. 1932. *The Language of the eighth Century Texts in Northern France. A Study of the original Latin Documents in Tardif and other Sources*. New-York.

RICHTER, Michael 1976. "Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter". In *Hist. Zeitsc.* 222, 43-80.

--- 1983. "A quelle date a-t-on cessé de parler latin? A propos d'une question mal posée". In *Annales ESC* 38, 439-448.

SELIG, Maria Barbara FRANK & Jörg HARTMANN 1993. *Le passage à l'écrit des langues romanes*, In *Scriptoralia* 46. Tübingen.

TEKAVCIC P. 1992. "A proposito di un nuovo contributo al problema della transizione dal latino alle lingue romanze: R. Wright (éd.). *Latin and the Romance Languages...*". In *RLiR* 56, 1992, 207-222.

THUILLIER, Pierre (éd.) 1991 *La science du désordre*. In *La Recherche* 232 (N° spécial).

VAN UYTFANGHE, Marc 1976. "Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français: état de la question". In *Romanica Gandensia* 16, 5-89.

--- 1985. "Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et reconstruction". In *Francia*, 11, 579-613.

--- 1994. "La Bible et l'instruction des laïcs en Gaule mérovingienne: des témoignages textuels à une approche langagière de la question". In *Sacris erudiri* 34, 67-123.

VARVARO, Alberto 1991. "Latin and Romance: Fragmentation or Restructuring?". In: R. Wright (éd.). 1991, 44-51.

VOGT-SPIRA, G. 1993. *Beiträge zur mündlichen Kultur der Römer*. In *Scriptoralia* 47 (Reihe A, Band 11). Tübingen.

WRIGHT, Roger 1982. *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*. Liverpool.

--- 1991. *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*. Londres/ New York.

--- 1993. "Complex monolingualism in Early Romance". In: Ashby & Mithun (eds.). *Linguistic Perspectives on Romance Languages*. Amsterdam/ Philadelphia, 378-387.

EXPLICIT FELICITER

TOULOUSE 20 1 95